

Moi, Tamar, je suis née sous le signe du tourment. Petite, j'ai senti le frisson de l'épouvante me secouer le crâne. Je suis restée figée à l'endroit où j'étais, à la fenêtre de la voisine, je n'ai pu dire ni à ma mère ni à quiconque de quoi il s'agissait, je

Ornela Vorpsi
Ci-gît
l'amour fou

roman traduit de l'italien par Nathalie Bauer

l'ignorais moi-même. J'étais féroce-ment suspendue dans la peur, sous sa domination. C'est ainsi que moi, Tamar, j'ai commencé à partir sous des cieux étrangers, loin de tout ce que je connaissais, mère,

ACTES SUD
Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Rien de plus captivant, pour la jeune Tamar, que la maison de sa voisine : contempler ses fils si nombreux, et parmi eux le beau Dolfi, créature inaccessible pour qui se damneraient les jeunes femmes du quartier. Mais Tamar n'est que spectatrice, son corps juvénile ne suscite ni attention ni caresse, et pour elle "l'amour passe au loin". Côtoyer Dolfi, se perdre dans le souvenir d'un frère noyé, se chercher dans le regard d'une mère vénérée : son existence est un miroitement de sensations incertaines.

C'est la mort énigmatique d'une soupirante de Dolfi qui va illuminer la langueur quotidienne et frapper des esprits déjà fragiles. Tamar se glisse dans les pas de la défunte, revit son embrasement et sa souffrance. Elle nous livre sa lecture tourmentée d'un monde dérivant vers de mystérieux abîmes, où ceux qui ont trop aimé goûtent les délices de la consommation, laissant aux vivants l'inextinguible soif d'éprouver d'identiques vertiges. Car tel est le sortilège, l'élixir morbide et de jouvence dont la poésie lumineuse d'Ornela Vorpsi distille le vivifiant venin.

ORNELA VORPSI

Ornela Vorpsi est née à Tirana (Albanie). Depuis 1997, elle réside à Paris. Son premier ouvrage chez Actes Sud, Le Pays où l'on ne meurt jamais, a reçu de nombreux prix italiens. Elle figure parmi les trente-cinq meilleurs écrivains européens dans l'anthologie Best European Fiction (Dalkey Archive Press, 2012). Ses œuvres sont traduites dans quinze pays.

Ci-gît l'amour fou vient de recevoir en Italie le prix Pozzale Luigi Russo 2012 dans la catégorie fiction.

DU MÊME AUTEUR

NOTHING OBVIOUS, Scalo, 2001.

LE PAYS OÙ L'ON NE MEURT JAMAIS, Actes Sud, 2004 ;
Babel n° 702, 2005.

BUVEZ DU CACAO VAN HOUTEN!, Actes Sud, 2005.

VETRI ROSA (livre de collection), avec Mat Collishaw et
Philippe Cramer, Éditions Take5, 2006.

VERT VENIN, Actes Sud, 2007.

TESSONS ROSES, Actes Sud, 2007.

L'auteur remercie le CNL
pour le soutien qu'il a apporté à cet ouvrage.

Titre original :

Fuorimondo. Storia di una ragazza di oggi

Éditeur original :

Giulio Einaudi editore s.p.a., Turin

© Ornela Vorpsi, 2012

publié en accord avec PNLA/Piergiorgio Nicolazzini Agency

© ACTES SUD, 2012
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-01470-4

ORNELA VORPSI

Ci-gît l'amour fou

roman traduit de l'italien
par Nathalie Bauer

ACTES SUD

pour Davide

*Sachez alors que c'est Dieu qui me poursuit,
Et qui m'enveloppe de son filet.*

Livre de Job, XIX, 6

Moi, Tamar, je suis née sous le signe du tourment. Petite, j'ai senti le frisson de l'épouvante me secouer le crâne. Je suis restée figée à l'endroit où j'étais, à la fenêtre de la voisine, je n'ai pu dire ni à ma mère ni à quiconque de quoi il s'agissait, je l'ignorais moi-même. J'étais féroce-ment suspendue dans la peur, sous sa domination.

C'est ainsi que moi, Tamar, j'ai commencé à partir sous des cieux étrangers, loin de tout ce que je connaissais, mère, père, arbres, chaises, maison, soleil. Je ne voulais pas devenir étrangère, cela se produisait malgré moi, le frisson en décidait au gré de ses caprices. Soudain, les éléments connus n'étaient plus vraiment les mêmes, les mêmes personnes, les mêmes père et mère, arbres, chaises, maison, soleil. Toute chose adoptait une ombre plus sombre, plus inquiétante, la lumière se faisait plus vive, les contrastes s'intensifiaient au point de me gêner.

Combien de fois ai-je couru enfouir mon visage dans le giron maternel en espérant que

tout rentrerait dans l'ordre, à sa place habituelle. Pour sûr, quelque chose s'était brisé, mais où ?

Je m'asseyais, m'efforçant d'imaginer l'intérieur de mon cerveau afin d'identifier la fente, la déchirure, l'entaille, ou que sais-je encore, et, chaque fois, je la voyais se matérialiser dans la fissure qui parcourt le mur, chez ma grand-mère, depuis ce jour d'été où un tremblement de terre y a tracé une ligne fine, mais ô combien précise et profonde, le scindant pour toujours. Une ligne nette, du sol jusqu'au plafond. Comme les frontières sur une carte géographique. Ce dessin renfermait une prophétie, il représentait la carte géographique de mon cerveau, mais je ne le révélerais à personne, cela resterait entre le mur, moi et ma tombe.

J'ai ressenti le premier frisson du terrible alors que j'étais appuyée à la fenêtre de Maria, cette maudite fenêtre, et j'ai pensé que les êtres humains ne sont pas les seuls à pouvoir être maudits. Dès lors il m'a semblé que la fenêtre s'était approprié une âme (elle avait volé la mienne) et pendant des années j'ai craint de m'en approcher, une alarme stridente me donnait la tremblote même quand mon regard tombait par hasard sur ce bois blanc et cette poignée d'acier.

Maria était une vieille femme qui avait eu l'audace d'engendrer de nombreux fils. La nuit, en attendant le sommeil, je m'appliquais à

compter sa progéniture, c'était un exercice qui me procurait une certaine paix. Mais je n'arrivais jamais à compter tous ses membres, j'oubliais toujours quelqu'un. Il y avait dans cette maison un nombre impressionnant de garçons, Luka un, Rudolf deux, Pal trois, Mikel, Enea, Artur, Johan, et je ne sais combien d'autres. Plus les épouses des fils, les enfants des fils. Les chats, les chatons. Même la chatte de Maria paraissait avoir plus de grossesses que les autres chattes du quartier.

Les célibataires dormaient dans la même chambre. Au-dessus de la commode, parmi des lys blancs, veillait une Vierge en larmes.

Je n'ai jamais réussi à échapper à son regard, la douleur de son visage dissimulait la véritable raison de sa présence au-dessus de la commode mais le tableau était toujours vigilant et contrôlait la pièce. L'ayant accroché dans une intention bien précise, Maria répétait inlassablement, le doigt tendu vers la toile en guise de menace, Faites attention, Dieu observe tout!

Le Dieu qui reposait dans les bras de la Vierge était un enfant à boucles d'or, aux yeux bleus et à l'air très sérieux. Je ne cessais de me demander pourquoi donc il était si sérieux, pourquoi donc. J'avais beau grandir sous les yeux de cette toile, j'avais beau me rendre tous les jours ou presque chez Maria, je ne m'étais pas habituée au sérieux du Dieu enfant, il avait toujours

quelque chose de nouveau. Ses yeux me remplissaient de culpabilité.

Je n'ai rien fait de mal, chantonnais-je et je fixais mes chaussures en essayant de concentrer ma brève existence en un éclair, comme un petit film, afin de débusquer mon erreur. Je n'avais pas commis d'erreurs, même si de temps en temps j'avais jeté ma tartine après avoir léché la confiture et, ah oui, bien sûr, ça, c'était terrible, la semaine précédente j'avais arraché les pattes de plusieurs sauterelles pour les regarder avancer sur le tronc. C'étaient elles qui m'avaient maudite. Enfermés dans la boîte d'allumettes où je les avais alignés, ces pauvres troncs s'éteignaient tout doucement dans un silence digne que j'étais moi-même incapable d'adopter.

Tenaillée par les remords en pensant au Dieu enfant, je revoyais l'index tout sec de Maria, Attention Tamar! Il voit tout.

À qui dois-je demander pardon me suis-je interrogée, et, à voix haute, j'ai lancé aux sauterelles : Pardonnez-moi, je ne voulais pas. Croyez-moi, j'ignore pourquoi je l'ai fait, ce n'était pas par méchanceté. J'en ai même embrassé une et j'ai eu l'impression que mes lèvres touchaient du bois.

Mais je n'ai reçu aucune réponse, les troncs demeuraient bien rangés et muets dans la boîte. À bout de souffle, je me suis précipitée vers Esmé, Oh maman! Maman, pardonne-moi, je me suis jetée dans son giron, les yeux remplis de

sauterelles sans membres ni son, lui demandant pardon, immensément pardon, et elle m'a dit, Lève-toi maintenant, ça suffit, a lissé les plis de sa jupe.

J'ai enterré les corps des sauterelles et, pour leur rendre hommage, planté un petit soldat de plomb sur leur tombe. Puis j'ai couru chez Maria, me suis campée devant le tableau du Dieu enfant dans la chambre de ses fils et l'ai fixé sans ciller, Moi, Tamar, je n'ai rien fait de mal, pourquoi me remplis-tu de culpabilité?

Les corps nus des jeunes gens gisaient en désordre. Huit ou neuf corps libres, luisants d'été et de sommeil, muscles prononcés qui sursautaient de temps en temps, dérangeant leur peau rayonnante l'espace d'une seconde. De belles mains, oh, quelles belles mains. À qui appartiennent-elles. À Rudolf ou à Artur. Parfois leurs jambes s'entrelacent. Leurs débardeurs dévoilent des aisselles aussi sombres que l'épais mystère de la vie. La fumée des cigarettes s'obstine à plonger le tableau dans la ouate, la Vierge et l'enfant affleurent à grand-peine avant de s'évanouir. Béni soit le lit, soupire un des garçons, et ses traits disparaissent dans l'oreiller. Je m'approche dans la pénombre pour suivre une odeur dont le propriétaire m'échappe. En un éclair, mes jambes ordonnent, Appuie-toi, Tamar, tu vas perdre connaissance. Appuie-toi, tu risques de te briser.

Le refrain des pas vigoureux de Maria entre la cour et les chambres maintenait la maison en

ordre, telle une pendule partageant le temps en parfaites secondes.

Encore là, Tamar? me grondait-elle. Pourquoi épies-tu le sommeil des garçons? Viens, viens à la cuisine, tu te conduis mal, je n'aime pas ça. Tu as entendu?

Je m'attardais sur le seuil, plongée dans la géométrie des corps nus. Les souffles bruissaient en un orchestre de cuivres qui me lançait, Jette-toi au milieu de ces corps chauds, Tamar!

Maria m'arrachait à ce spectacle, me menant à la cuisine. Comme cette fille est bizarre, tu manques d'éducation, tu m'entends? Tu manques de limpidité. Elle me regardait, attendrie, Tu seras une âme perdue!

Perdue dans un puits noir, me soufflait mon imagination.

Quand Maria m'invitait à la limpidité, faute de quoi mon âme se perdrait, moi, Tamar, je revoyais les gouttes transparentes de l'eau-de-vie qu'elle aimait tant, puis mon âme qui glissait, sphère blanche et lumineuse, dans le noir absolu. Je me penchais au bord du puits, au risque de tomber, mais il n'y avait plus rien à faire, mon âme s'était perdue.

Muette et digne, je pensais au privilège qui consistait à être assise à côté de Maria, une femme que la mort elle-même craint, Va savoir, Tamar, cette vieille dame vigoureuse te sauvera peut-être du puits noir grâce à sa grande foi, car tu as beau ignorer où il est, ce noir existe,

tu peux en être certaine, c'est justement devant sa fenêtre que tu l'as rencontré.

Allez, petite, qu'est-ce que tu attends? Masse-moi les mains!

Une fois cette demande exprimée, Maria soulève son immanquable petit verre en offrant à Pal un peu d'eau-de-vie. Pal est le seul de ses fils à mériter ces larmes limpides et bénéfiques. C'est ainsi que Maria appelle les gouttes d'eau-de-vie, Mon petit Pal, veux-tu quelques larmes? et elle les verse amoureusement dans le verre, les comptant avec un sourire qui a la solennité d'un rite (plus tard, elle dissimulera la bouteille, fuyant toute ombre d'yeux curieux).

Seul Pal a bâti son existence afin de la rendre digne des larmes diamantines de sa mère. Avec son bon mariage, il lui a apporté Hera, irremplaçable dans les travaux domestiques, jamais lassée de laver les vêtements innombrables et sans fin de ses beaux-frères. La jeune femme va et vient entre le lave-linge et les lits, puis, pour une raison inexplicable, remplit d'eau un certain nombre de cuvettes qu'elle dépose dans la buanderie avec un soin mystérieux.

Moi, je massais et choyait les mains usées de Maria. Dès que je m'arrêtais, la vieille me secouait et demandait, impatiente, Qu'est-ce que tu as? Continue!

J'aimais bien être chez Maria, surtout les jours d'été, qui apportaient une espèce d'ennui, l'asphalte changeait de forme, épousant le dessin des

semelles, la chaleur nous rendait lents et léthargiques, asséchait notre langue ; seul régnait souverain le bruit de l'eau dont Hera remplissait ses incompréhensibles cuvettes.

J'avais tout loisir d'admirer le miracle des chatons nouveau-nés, de sourire à Enea ou à Artur, voilà pourquoi je m'épuisais sur ces mains fanées, qui me secouaient de frissons à la pensée de ma lointaine, mais future, vieillesse. Tu vois, Tamar ? Un jour, tes mains seront semblables aux siennes.

Sous n'importe quel prétexte, Maria appelait son Pal bien-aimé. Mon petit Pal par-ci, mon petit Pal par-là.

Mon petit Pal, viens boire une goutte près de moi, tu as assez travaillé pour aujourd'hui, allez, juste trois larmes.

À la fenêtre de Maria, j'ai senti pour la première fois le frisson dont je n'ai jamais pu deviner la nature. Pour sûr, ce phénomène n'appartenait pas au monde, du moins à mon monde. Les certitudes d'avant ne s'étendaient pas jusqu'à ce frisson. J'avais atteint un territoire qui me séparait d'autrui, j'avais découvert l'existence d'un territoire, une sorte de champ déserté, sur lequel je posais parfois le pied à mon insu. Je me trouvais là, privée de consolation, je regardais l'horizon couleur de poussière, et l'inquiétude m'étreignait les membres.

J'étais appuyée contre cette fenêtre, cette maudite fenêtre, quand un petit camion-jouet identique à celui qui avait appartenu à Rafi, mon frère, et qui s'était perdu depuis longtemps, est apparu sur le rebord pour disparaître ensuite dans le néant. Comme ça, comme si le rebord avait produit le petit camion que nous avions tous cherché pendant des journées entières.

J'ai tourné un instant les yeux vers Maria, Hera, Pal, décidée à chasser de ma vue cette image surgie du néant, je les ai ramenés sur le petit camion de Rafi encore là, devant moi, dans le monde, et c'était bien son petit camion, aussi réel que la mort. Pour conjurer le frisson du terrible qui courait déjà derrière ma nuque, j'ai plongé la tête dans une des nombreuses cuvettes d'Hera, j'ai ouvert les yeux dans l'eau, mes cheveux flottaient, sinueux et obscurs, telles les algues le matin lorsque la mer s'est retirée.

De retour à la fenêtre, j'ai tendu le bras pour me saisir du petit camion. L'image s'est effacée en coulant entre mes doigts puis s'est recomposée, petit camion, dès que je les ai éloignés.

Ce n'est pas à moi de le prendre, me suis-je dit, et je suis allée appeler Esmé pour retourner avec elle devant la fenêtre de Maria.

Où est donc ce petit camion ? a-t-elle demandé, irritée. Or, le rebord de la fenêtre l'avait déjà avalé.

Il était là, je te le jure, Esmé. Je l'ai vu. Sauf que je ne pouvais pas le prendre.

Ce n'est pas possible, arrête.

J'ai pensé au Dieu enfant, c'était lui qui avait fait apparaître et disparaître le jouet.

Esmé était repartie, me laissant dans la cour de Maria. J'ai levé la tête et déclaré, Les kakis sont mûrs, le soleil brille. Tout est si évident ! Tout est ici depuis toujours, et tout sera ainsi

pour toujours. C'est promis. Mets-toi l'âme en paix, Tamar.

Les kakis n'étaient pas mûrs, le ciel était gris et pluvieux, mais je me suis répété que Tout est ici depuis toujours, que tout sera ainsi pour toujours. C'est promis quelque part. La vie est sur des rails, le jour reviendra demain. Au moins jusqu'à demain. Le monde ne cessera pas d'exister cette nuit, c'est impossible. Ce petit camion étrange n'annonce fichtrement rien.

Les chatons de Maria dormaient, éparpillés sur le ventre de leur mère. Je me suis allongée à côté de la chatte tranquille. Mets-toi l'âme en paix, Tamar. C'est promis. Tout est ici depuis toujours, et tout sera ainsi pour toujours. Même ces chats de quelques heures le savent.